

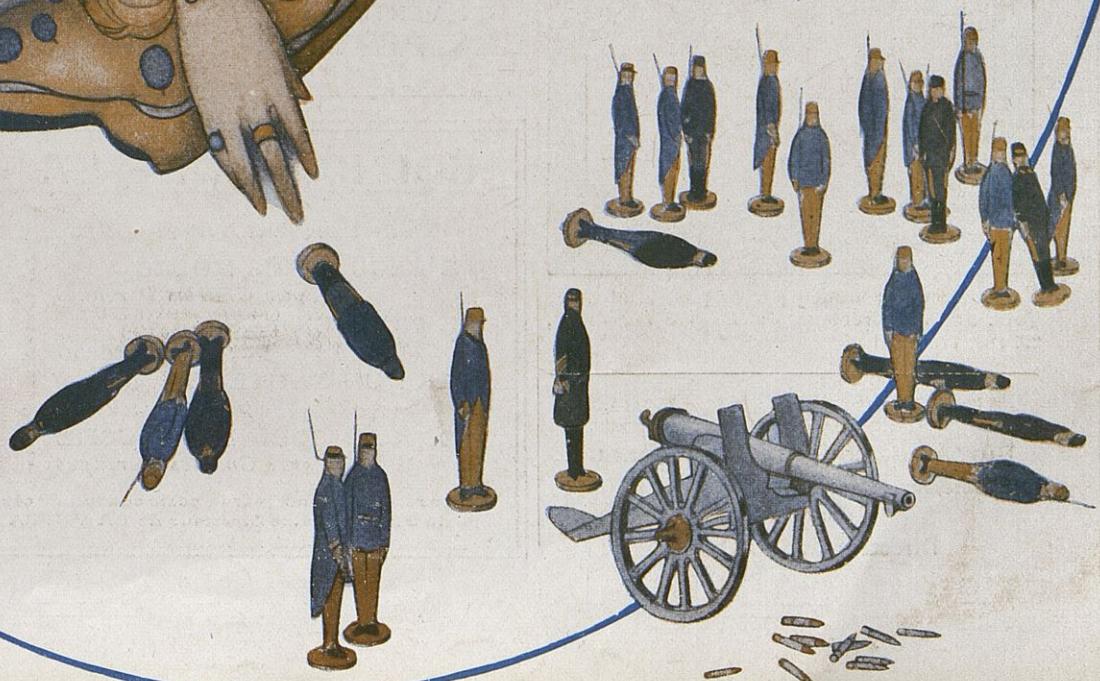
53^e Année, N° 9

Le Numéro: 60 centimes

Samedi 27 Février 1915

LA VIE PARISIENNE

LEO FONTAN



UNE CANDIDATE
A
L'ÉCOLE DE GUERRE

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS MOIS : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS MOIS : 10 francs

Pour se Guérir et se Préserver des

**Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme**

Tuberculose, Refroidissements, Maux de Gorge,

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et la Poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.

Flac. 2'50 tles Ph. Envoyé c. mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immobilières Industrielles, Paris



NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

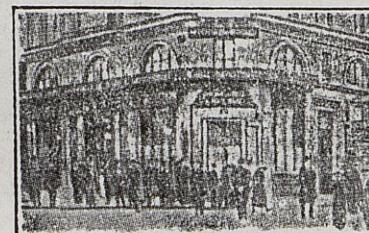
QUELQUES VIOLETTES Nouveau Parfum d'HOUBIGANT

"**EROS**" Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir
Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réemmagasinées sur papier à la forme 58×39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl. : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste. de 2 gravures contre 11 fr. ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.
"GUERRE 1914" Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36×28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton porte-folio artistique. Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAirie DE L'ESTAMPE, 68, Chausée d'Antin, PARIS.

HIVER 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage. FRUITS CONFITS de première marque

POUR NOS SOLDATS

Couvre-nuque 1 fr 90; avec bavette 3 fr. 75 et 5 fr. 25. Sac de couchage molletonné : 15 fr. 50, 22 fr., 30 fr. PELERINES Capuchon : long 70 100 110 120 fixe

Toile cuir 1^{re} qualité... 7.50 9 10.50 12
Légères : noir, bleuté, kaki... 13 16 20 24

Caoutchouc : extra solide... 16 21 24 27
RAGLAN à manches. Toile cuir 1^{re} qté 1 fr 115 16
capuch. fixe. Caoutchouc extr. 1 fr 115 33

BOTTES POUR TRANCHÉES Forme égouttière Extra solide

Imperméabilité absolue, permet tous mouvements : Poids 600 gr. l'une. Prix 24 fr. la paire.

TISSUS IMPERMÉABLES caoutchoutés et liés

Noirs, bleutés, kakis, en stock, par quantité.

Prix spéciaux pour le gros.

VOGT-LABEY, 124, r. de Courcelles. T. Wag. 89-58.

BIJOUX Plus haut Cours ACHAT
COMMISSION JOUR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

Prix : 95 centimes. (Par la poste : 1 fr. 15).

LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE
Un ravissant album de cent dessins spirituellement galants

EDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes

LE PREMIER PAS par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber

LES CAPRICSES DE NOUCHE par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus

LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-D'OEUVRE, par Jacques Drésa

LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

LE SECOND TOURNANT par Abel Hermant

EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet.

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)

FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS



ON DIT... ON DIT...

La princesse Sans-Gêne.

Quelle est donc cette princesse qu'on entend de la Porte-Maillot quand elle est à l'Arc de Triomphe, et qui crie toujours :

— Paris! Paris! Il n'y a que ça! Peut-on vivre ailleurs? Je ne l'ai pas quitté un jour, pas une minute. Les Taube! Ah! les Taube!... Et les Zepelin! Je m'en f... (car Son Altesse a le langage assez vert...)

Et elle bouscule son ordinaire compagnon :

— Allez donc! Dieu que vous êtes lent! Il fait toujours si lentement, ma chère!

Il est vrai que la princesse ne peut guère vivre ailleurs qu'à Paris. Elle a un neveu très, très haut placé qui n'aime point la voir de trop près... et qui le lui envoie dire. Ce neveu est, dit-on, fort francophile. Et si l'on prêtait l'oreille à ce que la princesse ne crie pas, mais murmure, on s'apercevrait peut-être — sans étonnement — qu'elle ne l'est pas du tout.



Le pantin autrichien.

Nous avons déjà maintes preuves que l'Autrichien fut, au début de cette guerre, un pantin. Quelqu'un tirait la ficelle. Il exécutait les gestes, mais la conscience lui faisait défaut. On cite la parole historique de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, à qui ses amis essayaient de persuader qu'il pourrait dîner ailleurs qu'au cercle :

— Mais non, je ne peux pas! Je n'ai pas de maison.



Voici un détail prodigieux, qui est moins connu. Savez-vous où se trouvait la comtesse Berchtold, oui, l'épouse du ministre austro-hongrois des Affaires Étrangères, le dimanche 2 août, le premier jour de la mobilisation?

Elle était à Lourdes!

Elle ne savait pas!... Le comte non plus, probablement.



Quand même!

On aurait pu croire que la mode parisienne chômerait, à la suite des événements actuels. Il n'en est rien. Une à une les grandes maisons de couture rouvrent, et dans leurs salons, on peut voir passer et repasser de jolis mannequins, faisant valoir aux yeux des clientes des modèles inédits.

Nous devons toutefois ajouter que la clientèle française ne donne pas beaucoup cette année... Nos couturiers ne s'en plaignent pas trop, car toutes leurs créations sont prises d'avance par les courtiers des grandes maisons des deux Amériques, et on sait que l'Amérique paie bien.



Un nom gênant.

La riante cité de Valence possède un habitant fort estimé, cordonnier de son métier, qui se prénomme Guillaume et se nommait Dheus. Guillaume Dheus, cela sonnait mal, tellement mal qu'il craignait de voir sa clientèle déserter son magasin.

Depuis quelques jours, il a fait apposer sur sa vitre et annoncer dans les journaux de la localité :

Pour faire plaisir à sa très nombreuse clientèle M. Guillaume Dheus s'appellera désormais Guillaume Sarpinte (c'est le nom de sa mère).



Thémis, Bellone et Melpomène.

Rassurons les avocats, sans nouvelles de leur spirituel confrère M^e C. qu.let. Le distingué auteur du travail sur l'article 2479 du Code Civil fait vaillamment son devoir : il est même proposé pour la médaille militaire en raison de sa belle conduite lors de l'assaut du bastion de Châtillon. Et quand ses occupations lui laissent quelques rares loisirs, il en profite pour écrire un acte en vers... Nous ne trahirons aucun secret militaire en dévoilant le titre de cette pièce écrite devant l'ennemi : *Le Joyau de Poissy*.



L'avenir dévoilé.

Croyez-vous aux somnambules, aux chiromancières, aux voyantes... extra-lucides? Si oui, écoutez les réponses reçues par un de nos collaborateurs, qui eut, ces jours derniers, la curiosité d'aller interroger quelques-unes de nos pythonisses.

La question posée était la suivante : « *Quand la guerre finira-t-elle?* »

— Je vois de grandes hécatombes... Je vois le soleil luire pendant huit fois dix jours... Je vois de la joie et des pleurs... Je vois un suicide... Je vois une paix glorieuse, dit M^e O.ga.

— La France est grande; elle sera plus grande encore, mais il faudra longtemps... Les cloches sonneront... l'année passera et presque la moitié de l'autre aussi... Mais tout a une fin... La victoire sera grandiose... dit M^e B.u.lnd.

— L'amour ne dure qu'un temps, la guerre aussi... Avant le sixième mois de l'année les justes seront récompensés et les méchants punis... dit M^e Z.rah.

— La neige tombera encore un hiver et ce sera la plus grande victoire de tous les siècles... dit M^e M.rga.e.

Comme on peut le remarquer, toutes ces prédictions brillent par leur lumineuse clarté... Elles ressemblent un peu au Paris d'aujourd'hui : c'est éclairé, mais il y fait noir tout de même.

La meilleure réponse est encore celle de M^e E.o, qui répondit « qu'elle ne donnait aucun renseignement sur la guerre pour ne pas se mettre en contravention avec l'autorité militaire ». M^e E.o est une sage. En parlant ainsi, elle est sûre de ne pas se tromper.



Le tarif des injures.

L'autre après-midi, nous assistions à l'audience de la 8^e et de la 9^e Correctionnelle. On y jugeait des affaires d'injures. Un prévenu qui avait faussement traité son voisin de... Sganarelle fut acquitté.

Mais d'autres affaires plus graves vinrent sur le tapis. Un plombier-zingueur, qui avait appelé son contremaître « Boche », se vit infliger 16 francs d'amende; un marchand de journaux qui avait crié à un mauvais payeur : « Tu serais mieux à Berlin! » attrapa un jour de prison avec sursis; un consommateur un peu gris, qui avait déclaré au patron du débit où il consommait qu' « il avait une sale g... de casque à pointe », s'en est tiré avec 100 francs d'amende.

Voilà la dernière cote de la Bourse aux amendes.



Un futur triomphateur.

Dans un village de l'Argonne, où les artilleurs sont cantonnés, un lieutenant enseigne aux sous-officiers et aux brigadiers quelques notions d'allemand.

Dans la première leçon on a conjugué le présent de l'indicatif du verbe avoir : *Ich habe, du hast, er hat...* et on a appris une dizaine de mots usuels.

En s'en allant, un petit brigadier de Paris répète la leçon :

— Fille : *mädchen*; joli : *schoen*; bonheur : *glück*... Maintenant je peux aller en Allemagne; j'en sais assez pour faire des conquêtes!



Petite correspondance.

Les grands quotidiens de Paris ou de la province se mettent avec une amabilité extrême à la disposition de leurs lecteurs et abonnés.

L'un d'eux, très prisé dans la Haute-Vienne, *le Marchois*, a inauguré à sa 3^e page une rubrique intitulée : *Petite correspondance réservée aux militaires blessés, prisonniers, morts ou disparus*.

Après les morts qui parlent, voici les morts qui écrivent!

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE "LA VIE PARISIENNE"

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

LES ESTAMPES ARTISTIQUES DE RAPHAËL KIRCHNER

sont vendues séparément au prix de
1 franc l'estampe.

(Franco par la poste **1 fr. 25** pour la France et **1 fr. 50** pour l'étranger.)

Chaque estampe gravée, aquarelée et imprimée avec le plus grand soin est à grandes marges et mesure 30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur. C'est un petit chef-d'œuvre de typographie digne d'être encadré.

De tous côtés, nos anciens abonnés nous demandent si en nous envoyant le montant de leur réabonnement ils n'auront pas droit à l'Album-Prime que nous avons été heureux d'offrir à nos nouveaux abonnés.

Cette demande est très légitime. Il serait tout à fait injuste que les anciens et fidèles amis de notre journal fussent moins bien traités que nos nouveaux abonnés.

En conséquence :

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucun frais, de la

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

SEIZE ESTAMPES SONT MISES EN VENTE

en collection ou séparément.

Prix de la collection : **12 francs.**

Les estampes vendues séparément portent les titres suivants :

Au bord de la mer; Les ailes du caprice; Brise de mai; Les premiers lilas; La giboulee de la Saint-Martin; La perruque verte; Le plus joli paysage; Coquetterie; Au saut du lit; Paris port de mer; La croqueuse de coeurs; Printemps friileux; Entre deux poses; Championne de ski; Sainte-Nitouche; Naïade moderne.

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.

magnifique collection d'estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

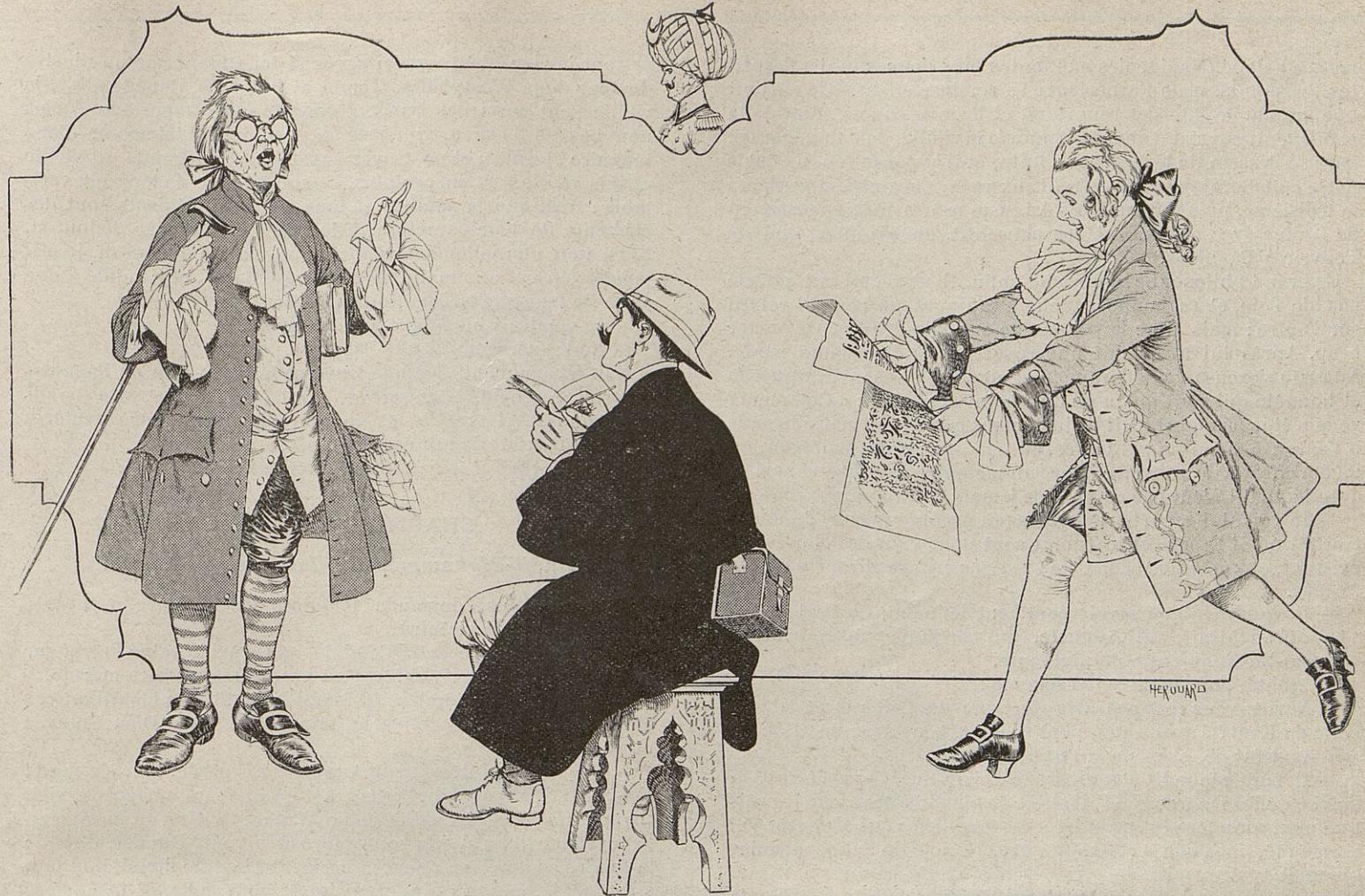
et renfermée dans un très élégant portfolio.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de **1 franc** (pour la France), ou de **1 fr. 50** (pour l'Etranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.

Adresser toutes les demandes, tous les chèques et mandats-poste à

M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE,
29, rue Tronchet, PARIS.

Spécimen d'une des estampes de *La Vie Parisienne*.



LE NOUVEAU CANDIDE

CHAPITRE PREMIER

Comment Candide fut retrouvé par Auguste.

La Vie Parisienne du 9 janvier 1915 publiait un avis d'Orient qui n'est point vraisemblable :

« Nous avons, disait-elle, des nouvelles de Candide. Il cultive toujours son jardin, dans la banlieue de Constantinople. Il mange des cédrats confits et des pistaches. Depuis plus de cent cinquante ans il n'a lu pas une gazette, mais il ne pouvait point se désintéresser de la guerre, où la Turquie, sa patrie d'adoption, est l'alliée de la Westphalie où il vit le jour. Il n'oublierai jamais qu'il est né au château de Thunder-ten-Tronckh, d'où il a été chassé à grands coups de pied dans le derrière, mais qu'il a épousé Cunégonde après avoir tué le baron. Cunégonde n'était déjà plus trop fraîche quand il l'a épousée : jugez de ce qu'elle peut être deux fois centenaire ! »

« Un jeune icoglan très bien fait, qui vient acheter des légumes à la métairie pour les cuisines du Grand Seigneur, apporte à Candide les communiqués de l'Agence Wolff... »

Nous épargnons à nos lecteurs la répétition de deux ou trois plaisanteries assez faciles qui suivaient ce préambule. Nous leur faisons grâce également d'une scène de famille, où Cunégonde se montrait acariâtre et effrontée ; où Candide, qui a la mémoire westphalienne, se souvenait des quatre mille coups de baguette qui lui découvrirent les muscles et les nerfs, au commencement de l'avant-dernier siècle, tout de même que ses compatriotes gardent encore rancune aux meurtriers de Conradin de Hohenstaufen ; où enfin le sage Pangloss déclarait, comme l'on pouvait s'y attendre, que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles, et que tout sera mieux quand la Westphalie sera au-dessus de tout : cela ne peut manquer d'arriver à bref délai, puisque la Westphalie est l'alliée de la Turquie.

— Peut-être, répondait Candide en prenant un arrosoir et en donnant un peu d'eau à ses jasmins et à ses roses ; mais je me

moque autant du roi de Westphalie que du Grand Turc, et il faut cultiver notre jardin.

Nous ne sommes plus à l'époque des patriarches, nous ne sommes pas encore aux temps de longévité prédicts par le Dr Metchnikoff et par M. Jean Finot. *La Vie Parisienne* se crut mystifiée, mais elle télégraphia, par scrupule de conscience et pour en avoir le cœur net, à son correspondant ordinaire de Constantinople, le priant de s'enquérir si Candide et ses acolytes existaient toujours, contre toutes les règles de la brièveté humaine. Malgré les difficultés et la dépense, notre collaborateur nous répondit par la même voie.

Sa dépêche est bien curieuse : il a cru devoir imiter, jusqu'à une exactitude insupportable, le style du premier historiographe de Candide, mais il a retranché tous les mots que le lecteur peut aisément suppléer, et qui coutent toujours bien quatre ou cinq sous l'un dans l'autre ; de sorte que sa correspondance ressemble, non point tour à tour, mais simultanément, à un conte de Voltaire et à un de ces télégrammes que les souverains près de leurs pièces échangent pour les anniversaires. Nous avons pris nos libertés avec ce texte hétéroclite, et il ne nous a guère servi qu'à titre de document.

Pour comble d'incommodité, notre correspondant s'appelle Martin comme l'ami de Candide : nous l'appellerons Auguste afin d'éviter la confusion, comme cela se pratique dans les ménages bourgeois, quand on arrête une cuisinière qui porte le même nom de baptême que la maîtresse de la maison.

CHAPITRE DEUXIÈME

Du temps et de l'espace. — La morale des rois, la morale des esclaves, et celle des Westphaliens.

C'est peut-être pour se faire valoir : Auguste nous assure qu'il n'obtint qu'à grand'peine d'être reçu, et qu'il dut recourir aux expédients. Nous le croyons, car ce garçon est fort délié. La

nature a doué Candide des meurs les plus douces et il a l'esprit le plus simple, mais l'expérience l'a rendu méfiant. Il a surtout une grande crainte des reporters, et il ne se soucie point de la publicité. Il envoya d'abord à Auguste la vieille, puis Cunégonde, dans le dessein de le mettre en fuite, et il y pensa réussir, mais notre collaborateur n'a pas froid aux yeux. Cacambo se présenta le troisième, puis Martin; mais Auguste refusa dédaigneusement de traiter avec ceux-ci, et ne consentit, au pis-aller, que de s'ouvrir à Pangloss.

Ce grand philosophe approcha enfin. Il n'exécuterait plus le pas de l'oie, et sa jambe gauche a toujours un peu de retard sur l'autre; mais il ne laisse pas de se tenir droit et de porter beau. Après lui avoir fait une révérence à l'ancienne mode, Auguste s'excusa de le déranger, et en dépit de la civilité puérile et honnête qui veut qu'on ne dise point aux gens: « Comment? vous n'êtes pas mort? » il fit justement cette exclamation; mais il l'entoura de mille politesses, et témoigna qu'il était ému, ou même effrayé, de voir face à face un métaphysicien de cet acabit, avec lequel il n'eût pas compté de jamais s'entretenir ici-bas.

— Je vois, lui repartit Pangloss (en prenant un air de supériorité) que l'Espace et le Temps sont pour vous des choses qui existent, et que votre esprit ne s'est pas encore affranchi de ces formes.

— Je voudrais bien savoir comment le mien, ou tout autre, s'en affranchirait, dit Auguste, qui se pique aussi de métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie.

Il ajouta, pour montrer sa science:

— Auriez-vous renoncé à la doctrine de Leibnitz et adopté celle de Kant? J'avoue que, pour le faire, vous avez dû attendre que Kant fut né, et même qu'il fut mort.

— Il faut, répondit Pangloss, marcher avec son siècle. J'ai suivi en effet les traces de Kant, et de bien d'autres; car je crois que mon caractère est de suivre. Je vais bien vous étonner: j'ai même été, dans une certaine mesure, disciple de Schopenhauer, qui met tout au pis. Mais, à présent, je suis, comme tout bon Westphalien, sectateur de Frédéric Nietzsche, qui a criblé la Westphalie de sarcasmes pour tromper son monde, mais qui a inventé le surhomme, où vous ne sauriez manquer de reconnaître les traits du Westphalien, et qui distingue une morale des esclaves à l'usage du commun des hommes, une morale des rois à l'usage de mes compatriotes.

— Quoi, s'écria Auguste, vous ne soutenez plus que tout est bien dans le meilleur des mondes, et qu'il y a une harmonie préitable?

— Mais non, mais non! répliqua Pangloss d'un ton paternel. Je dis: « Soyons durs, aimons le risque, il faut vivre dangereusement, tue, assomme, et la Westphalie est au dessus de tout. »

— Et Candide?

— Il n'a point coutume, repartit Pangloss, de dire autrement que moi. Au surplus, il ne dit pas grand'chose, car il a fort à faire de m'écouter. Je dois confesser toutefois que son inclination était plutôt pour mon ancienne philosophie que pour la nouvelle. Mais il commence d'y venir depuis que l'annonce de nos victoires a réveillé son patriotisme, et lui a échauffé le sang.

— Qu'entendez-vous par vos victoires? fit Auguste avec une surprise qui n'était point jouée. Ce n'est pas, j'imagine, l'Yser ou la Marne?

Pangloss sourit avec condescendance.

— Je vous accorderai, dit-il, à la rigueur, que les Français ont peut-être bien remporté une espèce de victoire sur la Marne; mais nous n'en dirons pas autant des Russes.

Auguste n'essaya point de réfuter un raisonnement dont il n'apercevait pas la conséquence, et, pour éviter des froissements inutiles, revint à la question du temps.

— Je vais, lui dit Pangloss, vous alléguer un autre motif de notre survie, qui sera mieux à votre portée. Nous avons duré, Candide et moi, bien au delà des limites ordinaires d'une vie humaine, et nous avons encore un avenir indéfini devant nous, parce que nous n'appartenons proprement à aucun siècle. Nous sommes des types éternels, et vous n'ignorez pas que l'éternité est incommensurable au temps. Je dirais presque (mais c'est une façon de parler de cuistre) que nous sommes des abstractions personnifiées, si je n'avais depuis deux cents ans de si nombreuses preuves de notre matérialité: car ce n'est pas une abstraction qui attrape la maladie que je tenais de Paquette,

et dont je viens d'être guéri après si longtemps par un illustre docteur de la Westphalie. Marlin et Cacambo, Cunégonde et la vieille sont aussi des types, d'une moindre importance, mais non pas, si j'ose m'exprimer si transcendantalement, d'une moindre éternité; et ne croyez pas que, si Cunégonde est vieille et si la vieille l'est encore plus, ce soit à cause de leur âge véritable: c'est que la sénilité et tous ses inconvénients sont des éléments de leur caractère. Elles sont vieilles par définition. Elles sont éternellement vieilles. Pour la même raison, je n'ai jamais dépassé une maturité fort présentable, et Candide a une sorte de jeunesse qui ne finira jamais.

— Je voudrais bien le voir, dit Auguste.

— Ne l'espérez point, dit Pangloss.

Mais à ce moment Candide traversa la basse-cour où Pangloss recevait Auguste. Il faisait de grands gestes et des bonds désordonnés. Il brandissait un journal imprimé en caractères turcs, et il criait de toutes ses forces:

« Allah! Allah il Allah! Ou Mohammed reçoul Allah! »

CHAPITRE TROISIÈME

Hadjî-Mohammed-Ghilîoun et son harem.

— Avons-nous, demanda Pangloss à son élève, remporté quelque nouvelle victoire?

— C'est plutôt, repartit Candide (après avoir salué l'étranger avec une grâce assez noble), c'est plutôt une victoire morale.

— Les victoires morales, dit Pangloss, sont les plus utiles, car elles prouvent clair comme le jour que le vieux Dieu est avec nous.

— Quel Dieu? interrompit Auguste. En vérité, l'on s'y perd! Est-ce le Dieu des Chrétiens? Est-ce un personnage du vieil Olympe de Westphalie? Odin ou Wotan, le dieu de la guerre, le voyageur qui a perdu son ombre et un œil? Donner, dieu de la foudre comme son nom l'indique? Ou Logue, divinité du feu, ainsi que le pourrait faire croire votre goût pour les incendies? Votre roi de Westphalie est un amateur de dieux.

— Qu'importent les étiquettes? répondit Pangloss. En dernière analyse il n'est qu'un Dieu...

— Et Mohammed est son prophète, ajouta Candide. Ce journal, qu'il faut doublement croire, car il est turc et payé fort cher par le gouvernement westphalien pour répandre la vérité westphalienne, ce journal annonce que Sa Majesté s'est convertie, entre autres, à l'Islamisme; aussi ne l'appelle-t-on plus que Sa Majesté Islamique, de même que François-Joseph est Sa Majesté Catholique.

— Cela est trop beau, dit Auguste, et je vous avoue que j'ai peine à y croire, mais je le voudrais.

— Cela est certain, repartit Candide, et l'authenticité de la nouvelle est confirmée par la précision des détails. Sa Majesté Islamique a changé son nom de Guillaume pour Ghilioun et y ajoute celui de Mohammed. Elle a droit au « hadji », ayant visité La Mecque après Jérusalem. Hadji-Mohammed-Ghilîoun a spécialement affecté la province Belgique au culte du prophète. Toutes les églises dont il reste la moindre chose debout ont été transformées en mosquées. Le cardinal Mercier est aux arrêts pour n'avoir point voulu assister à la consécration de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Le nonce du pape n'a point fait tant de façons: il a décliné l'offre de présider la cérémonie, car il a du tact, mais il a donné le soir même un grand dîner à cette occasion; et le pape, qui est, comme un chacun sait, un pape politique, a saisi cette même occasion, sur le conseil dudit nonce, pour envoyer une dépêche congratulatoire à Mohammed-Ghilîoun par scrupule de neutralité.

— Quel grand pape! s'écria le grand philosophe Pangloss, qui avait les larmes aux yeux.

— Et comment le roi des Belges a-t-il pris cela? dit Auguste.

— Mal, fit Candide avec indifférence.

Il ajouta que Sa Majesté Islamique avait d'abord montré sa révérence à la loi du prophète en se formant un harem, que ses officiers généraux avaient suivi cet exemple, et que tous ces harems, qui pouvaient donner ombrage aux épouses westphaliennes, seraient expédiés bientôt à Constantinople, sur des cuirassés pris aux Anglais. Il conta ensuite que l'armée turco-westphalienne avait remporté plusieurs victoires décisives, grâce au comte Zeppelin qui l'avait amenée tout entière et suc-

CONTREBANDE DE GUERRE



— Pourvu que le colis ne pèse pas plus de 5 kilos, — n'est-ce pas? — on peut envoyer tout ce qu'on veut aux soldats!

cessivement sur les divers champs de bataille, par le moyen de deux ou trois cents ballons dirigeables. Il lui semblait que cet exploit passât de beaucoup celui du général Galliéni, qui fit conduire, dit-on, mais en fiacre, quelques milliers d'hommes sur ce champ de bataille de la Marne où l'on avoue que les Français ont remporté une espèce de victoire.

Puis il prit une attitude modeste et tint le petit discours suivant :

— Ces nouvelles me déterminent à sortir d'une neutralité qui me pesait. L'empêchement de passer en Allemagne m'a seul fait différer jusqu'aujourd'hui de contracter un engagement pour la durée de la guerre. Mais je puis m'engager dans l'armée turque, puisqu'elle est commandée par des officiers westphaliens. Ils semblent avoir pour elle la plus haute considération, et tout à l'heure encore j'entendais dans la rue de Pétra un gros capitaine, qui portait le monocle, proclamer en se tenant les côtes que c'est le manoir à l'Enver. Nous sommes près de marcher contre l'Egypte. Je ne connais point ce pays, moi qui ai visité presque toute la terre, et j'ai justement envie de voir le Sphinx et les Pyramides. Bref, je vais de ce pas à la kommandatur, et si vous me portez quelque affection, vous ne me laisserez point courir cette nouvelle aventure tout seul.

Pangloss ne répondit point mais sifflota la *Wacht am Rhein* et suivit Candide. Auguste suivit Candide et Pangloss. A la kommandatur, un major westphalien fit mettre Candide, Pangloss et Auguste entièrement nus. Il daigna remarquer que Candide portait des traces de coups, lui en fit compliment et le déclara bon pour le service. Il fit la même grâce à Pangloss et à Auguste sans les regarder.

Leurs habits civils étaient cependant escamotés. On leur en offrit de militaires, qui étaient en loques et tout troués de balles. On leur fit connaître que ces haillons s'étaient déjà illustrés sur maints champs de bataille, et qu'on avait pris soin d'en dépouiller les morts. On ne leur défendait point de s'équiper à leurs frais. Ils allèrent chez le fripier (même Auguste, qui n'avait dessiné de les accompagner qu'à titre de correspondant de guerre), et ils firent l'emplette de trois uniformes kaki.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

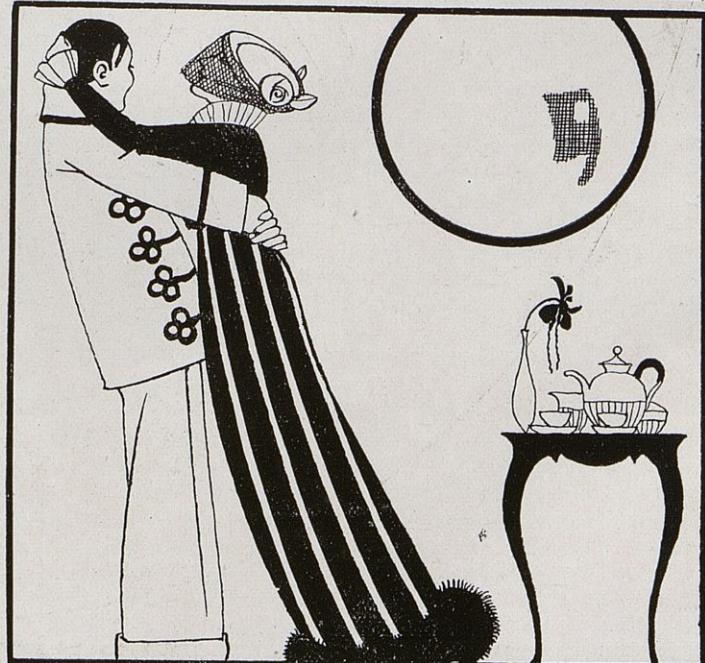
TIPPERARY

Tout le monde connaît le fameux « Tipperary », ou plutôt tout le monde en parle, sans le connaître. Ce qui prouve que si les sujets de conversation ne sont plus les mêmes depuis la guerre, les bases de la conversation n'ont pas changé, puisqu'on continue à parler de préférence de ce qu'on ignore... Les « civils » se figurent volontiers que la célèbre chanson de route des Anglais (interdite comme violant la neutralité, aux marins américains chez qui elle était très populaire) est un petit air sautillant et gai. Quelle erreur! Très rythmée, décidée, mais sur une cadence assez lente, c'est une chanson douce et mélancolique, qui, lorsque les voix baissent vers le milieu du refrain, s'attendrit tout à fait :

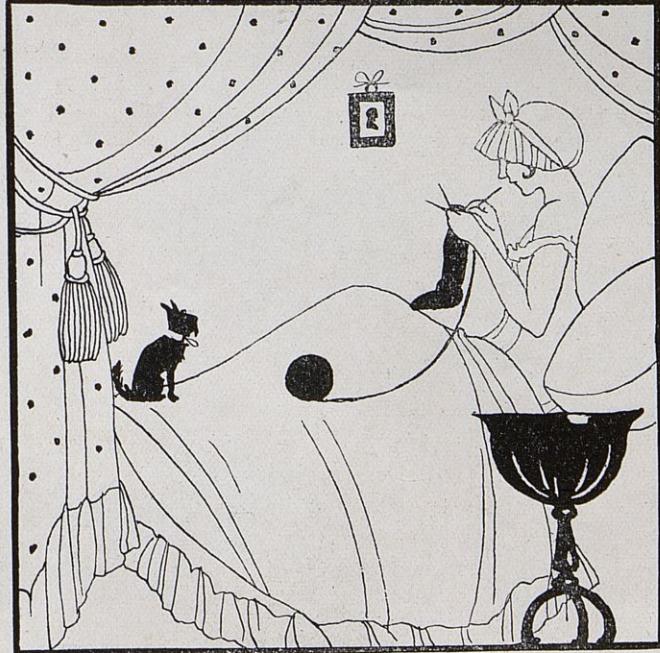
It's a long way to Tipperary,
It's a long way to go...
It's a long way to Tipperary,
To the sweetest girl I know.
So good bye to Piccadilly,
Farewell Leicester Square!
It's a long, long way to Tipperary,
But my heart's right there....

Et qu'est-ce que Tipperary? Est-ce le nom de la belle, de la « sweetest girl », ou celui de quelque terre promise? Non; Tipperary, c'est un tout petit coin d'Irlande, un petit pays comme les autres, et qui n'a rien d'enchanteur. Pourquoi toute l'armée anglaise — et écossaise — marche-t-elle sur le chemin de l'irlandais Tipperary? Pour les mêmes raisons, sans doute, que le troupeau français rêve d'être « auprès de sa blonde » et vanter les charmes de sa « boîteuse », qui est, a été, et sera toujours la même dans tous les régiments; pour la raison qui fait que lorsque les trompettes de cavalerie sonnent « au brigadier de semaine » 800 dragons, ou hussards, avec ensemble, émettent les doutes les plus audacieux sur la vertu de son épouse...

LA PARISIENNE EN 1914



LA PARISIENNE EN 1915



UN DOCUMENT SENSATIONNEL !

On sait que l'Etat-Major allemand, persuadé que le plus court chemin de Bruxelles à Paris, c'est celui de Calais, n'a pas renoncé à son projet de prendre la capitale. L'Empereur, qui l'a beaucoup, mais mal, a dû lire quelque part que « la ligne Calais-Paris était la plus rapide du monde ». C'est évidemment l'origine de son erreur, et il s'y obstine avec une énergie qui frappe aux mœurs d'Heidelberg eux-mêmes : errare germanicum est, sed perseverare kaiserium...

Les Boches, après la Marne, donnèrent aux campagnes françaises le spectacle d'une « retraite militaire » auprès de laquelle elles réussirent à Paris, l'an dernier, non seulement à rompre les forces de l'artillerie, mais aussi à mourir non pas un peu, mais beaucoup. Dans le désordre de la fuite, ils abandonnèrent tous les objets qu'ils avaient « classés » pour les expédier en Allemagne : denrées, bijoux, fourrures, statues, tableaux, parfumerie, rubans, tabac, pianos, phonographes, etc. : et l'on retrouva, avec trois bouteilles de champagne et une de charreuse, brisées, dans un Pleyel qui servait de bureau au commandant Von Rohrscheidt, de l'Etat-Major Général, ce document curieux sur l'organisation « hiérarchique, raisonnable, et disciplinée » de la vie parisienne sous la Kommandatur allemande :

D'ORDRE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

PLACE DE PARIS — SERVICE INTÉRIEUR

ARTICLE Ier. — Des équipes spéciales commenceront par rétablir l'ancien aspect des rues de Paris au temps de la publicité allemande, et placeront partout des affiches destinées à combattre la détestable plaisanterie anglaise sur le « clownprinz » : *Gloireau Kronprinz. Eiger le K.* (On pourra, pour cette besogne, utiliser les anciennes équipes d'incendiaires. Voir instruction de 1902 sur le service de destruction des Cathédrales. Annexe V2.)



ARTICLE II. — Toutes les rues portant le nom d'un des endroits où, par un habile mouvement stratégique, l'armée prussienne s'est retirée devant Napoléon, seront baptisées d'un autre nom. L'avenue d'Iéna deviendra *Von Tirpitz Strasse*, l'avenue d'Eylau : *Von Bülow Strasse*. La rue Royale sera complétée ainsi : *et Impériale*, et l'avenue Hoche, sera nommée : *avenue Hoch!*



ARTICLE III. — L'Empereur et le grand Etat-Major logeront à Versailles, ce palais étant le seul proportionné à leur grandeur. Pour éviter une surprise du côté de Paris, la cour d'honneur sera creusée de trous, les statues des grands capitaines seront munies de mitrailleuses, l'orangerie transformée en rotonde. Un garde poméranien géant sera dissimulé habilement derrière chaque petit oranger des terrasses. Les statues du bassin de Neptune seront placées à une courroie cuirassée, et des sous-marins seront à l'ancre dans la grande pièce d'eau. Le tapis vert servira de manège aux uhlans de la garde. Les bosquets seront aménagés d'après le type « forêt de Champenoux ». Enfin Trianon sera réservé à l'usage de la Kronprinzessin Cecilie ; la laiterie sera garnie de vaches impériales.

Le Temple de l'Amour, impossible à décorer d'une manière allemande, et demeurant là comme une insulte du vaniteux goût français, sera transformé en kiosque à musique militaire.

La galerie des glaces sera embellie avec du verre de Bohême. Pour vexer M. de Noailles, il sera nommé concierge du Palais, et astreint à un travail sévère.



ARTICLE IV. — A Paris, le Théâtre des Champs-Élysées, seul monument de style vraiment munichois, abritera S.M. le roi de Bavière.

L'ÉTERNELLE PETITE GUERRE

Dessins de Fabiano



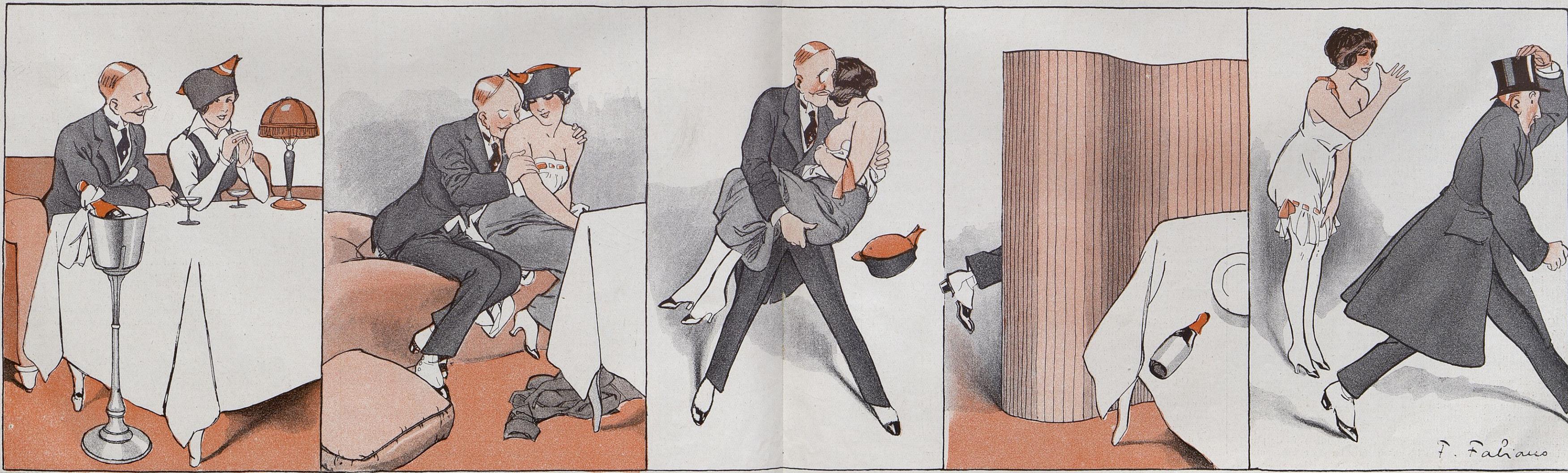
LA DISCUSSION DU PLAN DE CAMPAGNE

LA MOBILISATION DES FORCES ACTIVES

LA MARCHE EN AVANT

PREMIÈRE ESCARMOUCHE

PRUDENT ENGAGEMENT



UN BIVOUAC PENDANT LA BATAILLE

OFFENSIVE GÉNÉRALE

CAPITULATION SANS CONDITIONS

LE PILLAGE

RETRAITE IMPRÉVUE

F. Fabiano

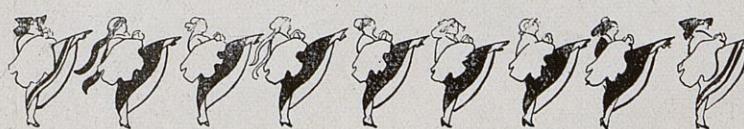
Les troupes d'occupation, ainsi nommées parce qu'elles n'ont aucune occupation, habiteront les plus beaux édifices de Paris : l'hôtel de M. Dufy et Magic-City.



ARTICLE V (*Hôtels et restaurants*). — Les officiers habiteront les hôtels réquisitionnés. Exemple : l'hôtel nouvellement baptisé « Meurice de Saxe », rue de Rivoli. Les établissements Duval seront transformés en restaurants allemands, dits Bouillons de Kultur. L'empereur, désirant modifier le moins possible les habitudes du pays conquis, tous les garçons des grands hôtels devront être allemands. Il n'y aura ainsi rien de changé...



ARTICLE VI (*Thés, thés-tangos*). — Le thé étant anglais et le tango impudique seront remplacés par deux produits de l'Empire, et deviendront des « choucroutes-très-moutarde ».



ARTICLE VII (*Divertissements*). — La Comédie ci-devant Française sera la Comédie-Allemande. On y jouera les œuvres de Hermann Sudermann, Gerhard Hauptmann, F.-A. Beyerlein, Meyer Forstér et surtout Hugo. (Pas Victor, naturellement mais Hugo von Hoffmannsthal.)

Les comédiens seront militarisés et les rôles d'ingénue seront distribués à l'ancienneté. (Ici encore, il n'y aura rien de changé.)

L'Opéra jouera des œuvres de Sa Majesté, signées de son prénom italien : Puccini.



ARTICLE VIII (*Police des rues*). — Les trottoirs appartiendront aux officiers. La troupe marchera sur la chaussée. Le public sur le reste.

75.000 plaques *Verbot* seront apposées un peu partout.

Au Bois de Boulogne, des cavaliers devront se tenir dans l'attitude prescrite au titre II, livre V du règlement de manœuvres des lanciers saxons. Les promeneurs emploieront exclusivement le pas de parade. Le dimanche, ils devront marcher par rangs de dix. Les chiens par quatre, s'alignant sur la droite.

Fait au camp de..., le 28 octobre 1914.

Pour Sa Majesté Impériale,
P. O. : LE FELD MARSHALL, CHEF D'ÉTAT-MAJOR.
(Pour copie conforme : HÉRÈV LAUWICK.)

HISTOIRES DE RAJAHS

Quand d'élegantes hôtesses s'ingéniaient, l'hiver dernier, à évoquer dans de somptueux décors les fantasmagories de l'Orient, pouvaient-elles se douter que de vrais rajahs, ceint d'authentiques turbans, viendraient en France les remercier de leurs délicates attentions ?

Ils sont pourtant venus ! Et l'un d'eux, l'un des plus courtois et des plus parisiens de ces princes de légende, me disait naguère avec un sourire : « Vous avez eu les bals persans, nous vous apportons les bals hindous ! »

Malheureusement, au lieu de les diriger vers les salons de l'Etoile, les hasards de la guerre les ont conduits vers de plus champêtres demeures, telles les chaumières basses et les fermes

rustiques de notre Pas-de-Calais. Ne croyez pas non plus, Parisiennes, ô mes sœurs ! que le maharajah de Bi.an.r, grand'croix de l'Etoile des Indes, ou que le maharajah de Kis.ng.rh, qui accompagnent le corps expéditionnaire, chevauchent en tête de leurs régiments, vêtus de tuniques céruleennes chamarrées d'argent, ou de redingotes jonquille brodées de jais... Hélas, le temps du Durbar n'est plus et, sous la soie kaki du modeste turban, on soupçonne à peine un prince dont les ancêtres lutoyaient Brahma.

Aussi le contraste est-il piquant de voir ces seigneurs logés dans la maison modeste d'une vieille paysanne de l'Artois, alors qu'aux Indes ils ont pignons sur parcs grands comme la moitié de la France. Nos bonnes fermières regardent avec inquiétude les nombreux esclaves de leur hôte fastueux et elles ne les voient pas sans angoisse faire irruption dans leur cuisine, où, immobiles comme des statues, la marmite bouillante à la main, ils attendent que Son Altesse daigne leur crier : « Guram pan lac ! » (Qu'on m'apporte mon eau chaude.)

Un brave fermier des environs de B... apprit un jour, par un interprète facétieux, que Son Altesse le rajah K.sh-Beh.r, canonné chez lui, avait deux cents femmes aux Indes. La première fois qu'il vit le rajah, il le prit à part et, profitant de ce que sa vigaro de femme avait le dos tourné, il murmura à l'oreille du prince :

— Pisque vous n'êtes point à une femme près, j'ons ben envie de vous refiler ch'le mieenne...

Le rajah, qui n'avait pas compris un mot, sourit, mit par principe la main à sa poche et donna un louis au paysan interloqué.

La plus belle des vertus des rajahs, c'est l'hospitalité. Ils la comprennent de la plus large façon. Un capitaine qui commande une de nos batteries m'invita un malin à partager sa meule d'observation. Quand les canons se turent, nous nous assîmes sur la paille et il me narra quelques traits de caractère assez intéressants.

— Le maharajah d'O...h, chez lequel je suis reçu fréquemment, me dit-il, possède un palais quasi-royal dans la Central Province. Son harem se compose de trois cent vingt femmes. On prétend qu'elles sont toutes de la plus pure beauté et qu'elles n'ont obtenu qu'une fois chacune les faveurs de Son Altesse. Inutile de mentionner que je ne les ai jamais vues, même voilées. Mais ce que j'ai vu et apprécié, c'est la « maison des hôtes » voisine du palais, destinée à hospitaliser les amis du maharajah. Vous pouvez y arriver les mains vides pour un séjour de trois mois. Tout vous y sera donné par Son Altesse, jusques et y compris une brosse à dents à votre monogramme.

— Ne sert-elle pas à tous ses amis indistinctement ?

— Quelle méchante pensée ! Et que répondrez-vous si je vous apprends que, lors de votre départ, le *bearer* particulier attaché à votre personne, n'oublie jamais de brûler en votre présence les poils de la brosse?... Le geste est curieux n'est-ce pas et vous édifie sur la prévenance et les scrupules de ce prince. Ces qualités d'ailleurs se manifestent jusque dans l'organisation des chasses aux tigres que les rajahs offrent à leurs hôtes de marque.

« Si vous êtes l'invité d'honneur d'un rajah vous pouvez être sûr que vous tuerez le tigre, car les rabatteurs auront reçu l'ordre de l'amener sous votre fusil. Je me souviens qu'un jour le maharajah d'O...h offrit une chasse à un haut dignitaire du gouvernement civil de l'Inde. On plaça naturellement Son Excellence au centre de la ligne, et à l'extrême gauche, on reléguait un petit attaché de cabinet sans importance, avec la consigne formelle de ne tirer que sur le tigre — s'il en voyait jamais un !

« La battue commence. Tout à coup : pan ! pan !

« Deux coups de feu éclatent à l'extrême gauche. Le maharajah fait mander son shikari en chef et lui dit d'un air courroucé :

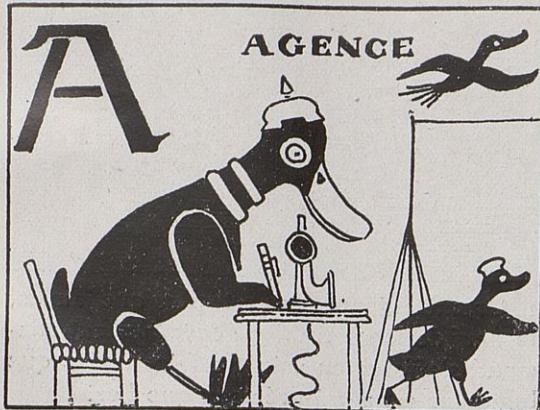
— Quel est le fils de chien qui brûle sa poudre aux ibis avant que Son Excellence n'ait tiré ?

— Monseigneur, c'est l'attaché !

On se hâte vers le jeune fonctionnaire et on découvre à vingt pas de lui les deux cadavres de deux superbes tigres que le hasard avait conduits vers lui. Ce magnifique double mit fin à la battue et le haut fonctionnaire n'eut pas les honneurs du fauve. Quant au maharajah, il manifesta son mécontentement en faisant distribuer aux rabatteurs maladroits trente coups de nerf de bœuf.

L'ALPHABET DE LA GUERRE

pour apprendre à lire aux futurs soldats de la classe 1935



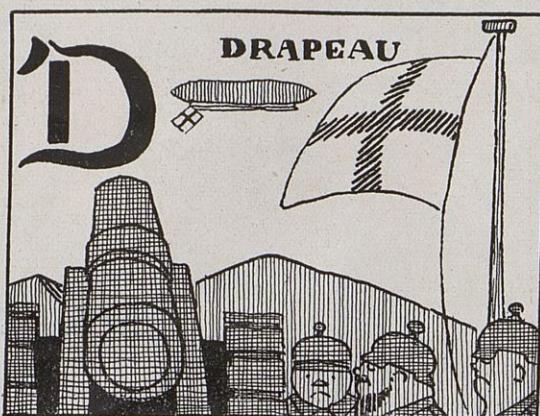
L'Agence Wolff est la seule dont l'élevage de canards soit breveté avec garantie du gouvernement... de Berlin.



Le bombardement des villes ouvertes : jeu de massacre allemand pour tuer le temps, les femmes et les enfants.



Calais, nom français dont les officiers allemands, pour se donner des illusions, ont affublé la ville d'Ostende.



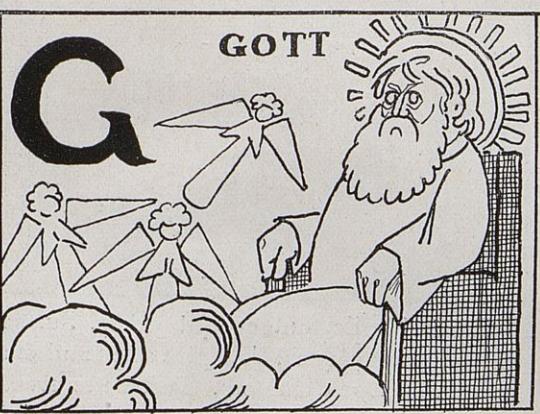
Le drapeau blanc à croix rouge est la meilleure protection contre le tir d'un ennemi respectueux des conventions.



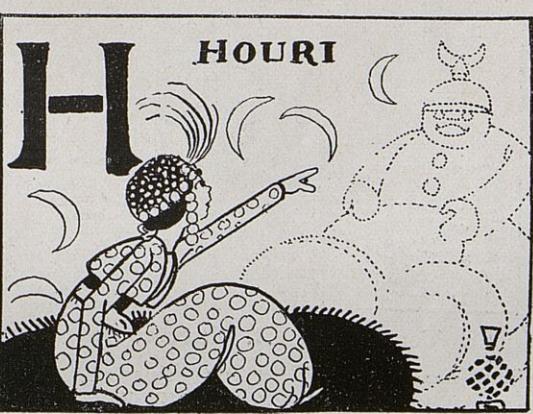
Espion : homme à deux faces et à deux métiers, civil et militaire, mais qui n'a souvent ni civilité ni civilisation.



On peut dire indifféremment (mais non avec indifférence) : « La marche sur Paris a fait four » ou « La marche sur Paris a été un four ».



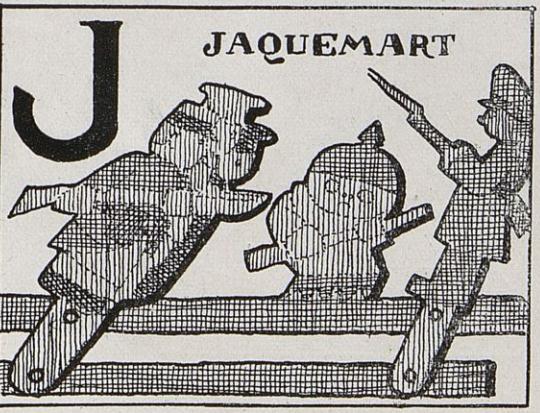
Gott est une contrefaçon (made in Germany) de Dieu ; le kaiser s'en est réservé le monopole exclusif.



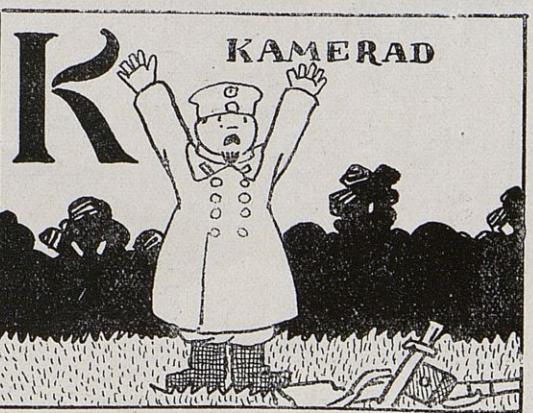
Pour embrasser les houris du Paradis de Mahomet, les soldats de Hadji-Mohammed-Ghiloun devront embrasser l'Islamisme.



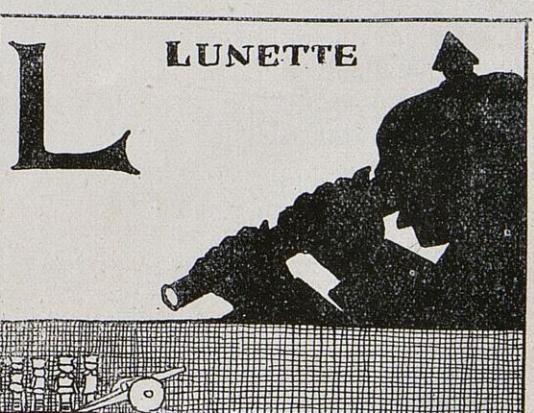
Les 93 intellectuels : fonctionnaires zélés, qui pour mériter la croix ont fait une vilaine page d'écriture sous la dictée du Kaiser.



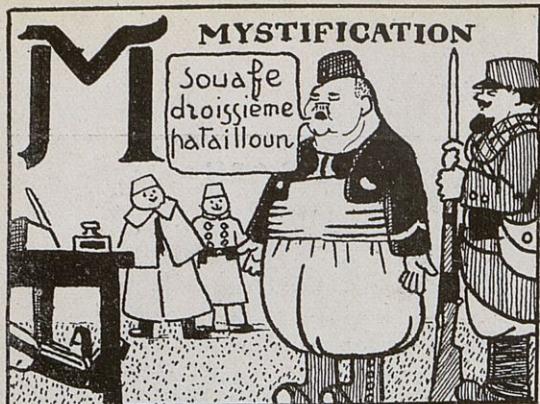
Jouet formé de deux groupes de personnages qui frappent alternativement sur un troisième placé entre eux.



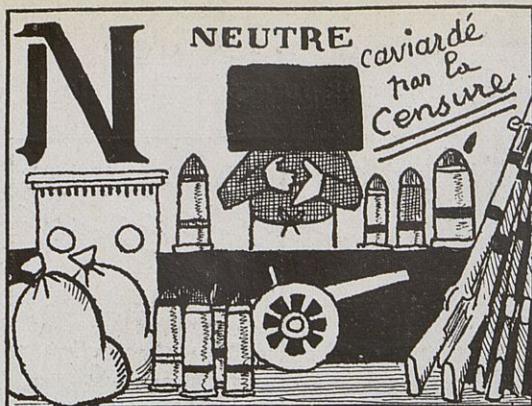
Mot dépourvu de sens s'il n'est dit par un soldat allemand qui lève les deux bras après avoir jeté devant lui ses armes.



Instrument d'optique : en regardant une armée ennemie par le gros bout de cet instrument elle apparaît « petite et méprisable ».



Mancuvre par laquelle on abuse de la crédulité de quelqu'un; mais parfois, un détail imprévu trahissant le mystificateur, c'est lui qui devient penaud et ridicule.



Les Neutres..... boutique
..... intérêts du pays..... patriotisme
mal entendu..... demain.....
..... nationalités..... humanité.



Or, métal jaune, qui est, plus que jamais, le nerf de la guerre. Le gouvernement allemand s'efforce en vain de faire croire que le papier est aussi précieux que l'or.

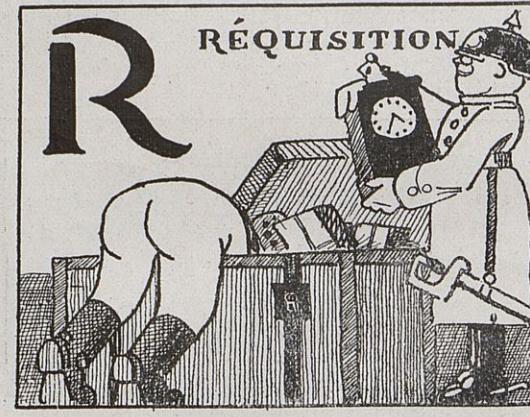


Prussien (Surboche) : habitant de la Prusse.

(Voir la lettre suivante.)



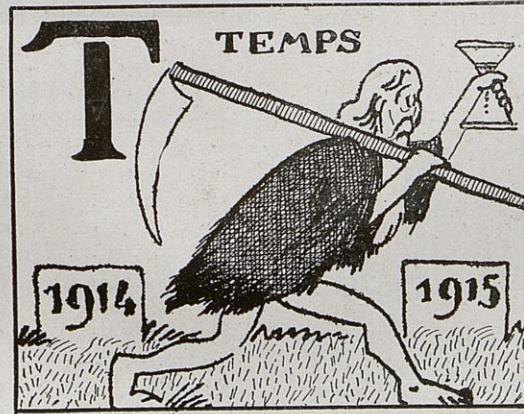
Qui, pronom relatif, dont la valeur dépend de la personne qu'il représente.
(Dans le cas ci-dessus, voir le mot précédent.)



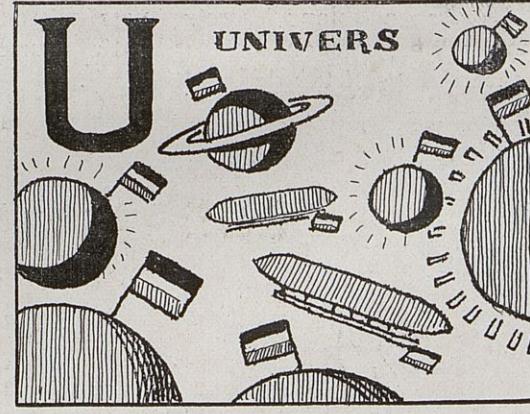
Les troupiers allemands, qui sont, comme l'on sait, des soldats de haut vol, appellent « réquisition » le pillage des pays envahis.



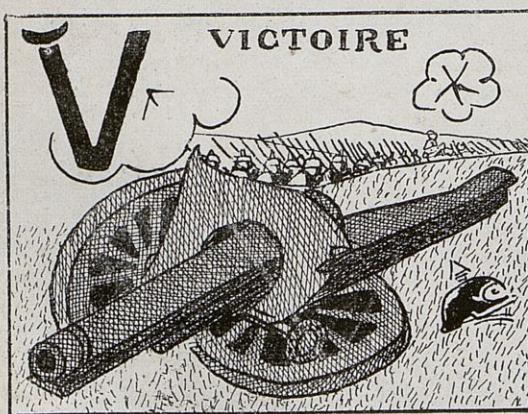
L'industrie et la diplomatie allemandes se sont spécialisées dans la fabrication du simili-cuivre, du simili-café, du simili champagne, du simili-chic, des simili-traités et autres variétés de similitudes.



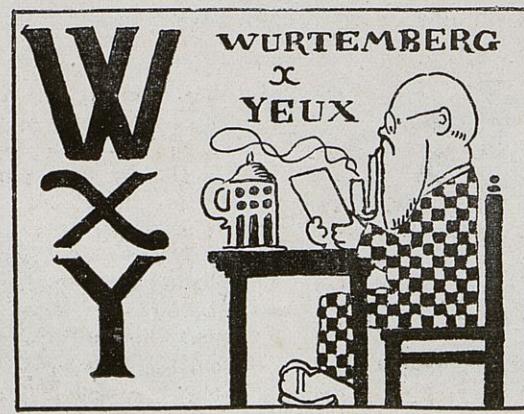
Le Temps amollit, énerve, déprime, affame... C'est un allié invincible pour ceux qui savent le faire servir à leur cause; aussi dit-on que les soldats de la Triple-Entente, en gagnant du temps gagnent la victoire.



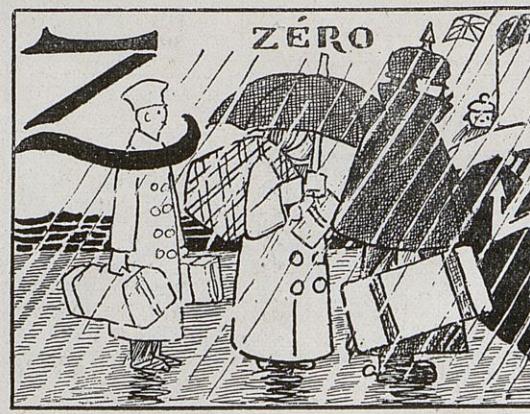
Ensemble de tout ce qui existe. Sur les cartes germaniques, l'Empire allemand était confondu avec l'Univers. C'est cette erreur géographique que les Français et les Anglais sont en train de corriger.



Avantage remporté à la guerre. La Victoire est souvent indécise, parfois brusque; elle a des revirements soudains; malgré son humeur fantasque tous les généraux la courtisent.



En Wurtemberg, ainsi que dans le reste de l'Allemagne, on a beau écarquiller les yeux et mettre des lunettes, on ne voit que des X dans le problème de la guerre.



Zéro : tout ce qui reste aux vaincus des millions qu'ils ont dépensés. Après la guerre, l'Empire allemand sera zéro et tout ira mieux en ce monde, parce qu'il y aura zéro kultur.

Notre conversation fut interrompue par le sifflement d'un bus. Le téléphone portatif du capitaine résonna. Alors mon interlocuteur grimpa lestement sur la meule et me dit :

— Excusez-moi mon cher si je remonte dans mon pigeonnier. Mais la danse recommence.

Un soir, du côté de R. l'A..., nous passions sur la route, le colonel W... et moi, quand nous vîmes dans la pénombre embrumée de ce crépuscule de décembre, un peloton de cavaliers indigènes qui, la pelle à la main, s'apprêtaient à faire des tranchées de réserve. Manier la bêche! Quelle disgrâce pour des cavaliers! Tout à coup le colonel W... s'écria :

— Mais je ne me trompe pas! C'est le maharajah Sir P.t.b S.ngh que j'aperçois là-bas...

Nous avancâmes dans la terre humide et nous vîmes en effet Son Altesse qui, pour donner l'exemple à ses cavaliers, creusait la terre comme un prolétaire conscient. Quand il eut reconnu le colonel W... il déclara :

— Ah! mon cher W..., qui donc m'eût dit, il y a six mois, que je viendrais en France pour encourager mes hommes à faire des trous dans la terre! Où est le bon temps de l'insurrection des Boxers et de nos luttes équestres sur le champ de courses de Pékin! Je me souviens encore du petit poney blanc que vous montiez et qui mordillait les pans de ma tunique avant le signal du *starter*...

Au mess du général X... un officier d'état-major me disait, entre deux tasses de thé :

— Ce qui caractérise le plus ces seigneurs indiens, c'est un mélange de civilisation raffinée et de superstitions très orientales.

« Je puis vous en citer un exemple assez amusant : celui d'un rajah du centre de l'Inde, prince fort éduqué, parlant anglais et chauffeur émérite, qui défend sous peine de mort que l'on pêche dans les rivières de son État.

— S'agirait-il d'un cas d'ichtyophobie morbide?

— La raison, je vous la donne en mille! La voici : l'âme de son grand-père s'étant changée en petit poisson, il aurait peur qu'en détruisant une ablette ou un cyprin on ne compromît la vie de son ancêtre dans les sphères transdescendantes.

MAURICE DEKOBRA.

ÉLÉGANCES

L'un de nos amis, qui ne se trouve encore que sergent, mais compte passer bientôt sous-lieutenant, exprimait devant nous l'intention de conserver, une fois officier, sa capote de troupe, tout maculé, usé que fût ce pauvre vêtement, et même pis, démodé — car il y a une mode, maintenant, dans l'armée. Et comme l'on s'en étonnait : « C'est la victoire de la Marne, c'est la campagne sur l'Yser qui ont ainsi fatigué ma vieille capote : j'en suis fier. Elle date du mois d'août, et m'a vu simple pousse-cailloux. Elle me verra lieutenant, et au besoin capitaine : et plus elle aura de taches, plus on y coudra de galons!... » C'est un dandysme.

Une jeune femme ravissante nous apparut un jour, elle aussi, avec sa jupe fort déchirée : un accroc magnifique, large comme la main, à peine décent, s'il faut tout dire.

— Mais, charmante dame, n'allez-vous point faire au moins recoudre ce lambeau qui pend?

— Plus souvent! C'est la portière d'un wagon qui a ainsi fendu ma robe, dans une gare où je distribuais des cigarettes à des évacués : blessure de guerre!

Encore un dandysme, évidemment. Toutefois, notre ami n'est toujours que

sergent, et notre jolie dame se borne à verser du bouillon ou à donner des paquets de tabac aux vaillants soldats convoyés vers le front... à moins qu'ils n'en reviennent, les pauvres! L'un et l'autre, on le voit, font ce qu'ils peuvent pour découvrir une élégance un peu originale, et ils y parviennent tant bien que mal : mais ce n'est point aisément à un simple sous-off, non plus qu'à une malheureuse petite « croix-rouge » de rien du tout... Ah! si le sergent se voyait promu soudain jeune commandant de compagnie, tout de bleu horizon vêtu et chevauchant un excellent *cob*, comme il enverrait loin sa vieille capote, ou la serrerait dans un coin de sa cantine pour faire un souvenir! Et combien vite elle irait chez un bon stoppeur, la jupe déchirée de la gracieuse petite dame, si seulement celle-ci pouvait porter dans la rue l'envié, le glorieux, le prestigieux uniforme d'infirmière!...

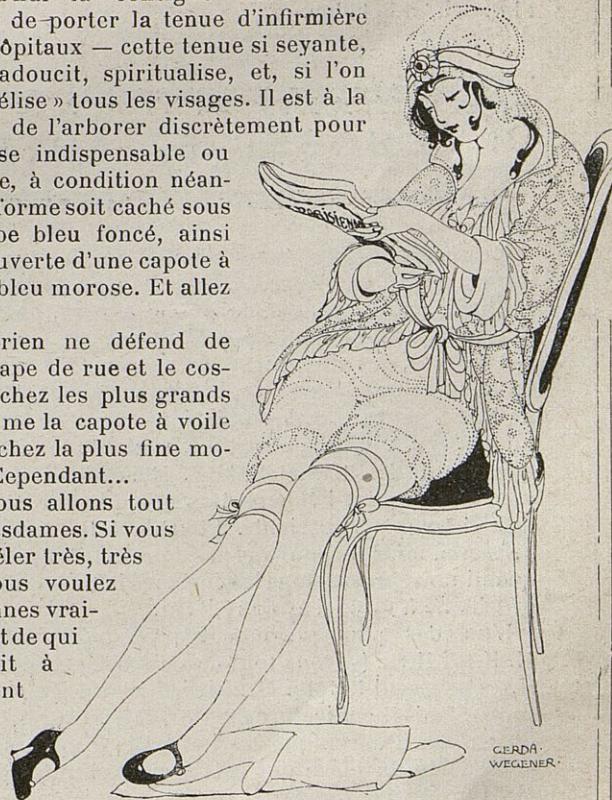
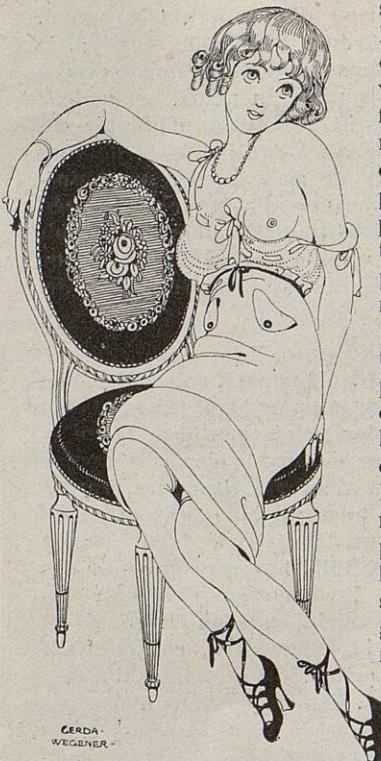
Cet uniforme représente aujourd'hui la tenue la plus recherchée, pour les femmes, la plus honorifique et la plus illustre — la plus difficile aussi à promener, il est vrai. Ne l'arbore pas qui veut. Il indique une fonction officielle, un rang qui a ses devoirs et ses responsabilités, non moins que ses périls. Tenez-le pour égal, dans l'armée des femmes, à ce qu'est l'uniforme d'officier supérieur dans celle des hommes.

Hélas! l'heureux temps n'est plus où ces dames pouvaient aller faire leur tour du Bois, aux premiers jours du mois d'août, mollement étendues dans leur automobile, cependant que leurs voiles légers d'infirmières — en mousseline de soie, ma chère! — flottaient au vent derrière elles, non sans une nonchalance exquise et une vénusté particulière. Dans la seconde quinzaine d'août, c'était sur la grand-route de Paris à Bordeaux, à Arcachon ou à Clermont-Ferrand, que voletaient éperdument tous ces voiles clairs...

Mais aujourd'hui la consigne est sévère : défense absolue de porter la tenue d'infirmière en dehors des hôpitaux — cette tenue si seyante, pourtant, qui adoucit, spiritualise, et, si l'on peut dire, « angélise » tous les visages. Il est à la rigueur permis de l'arborer discrètement pour faire une course indispensable ou traverser la rue, à condition néanmoins que l'uniforme soit caché sous une grande cape bleu foncé, ainsi que la tête recouverte d'une capote à voile du même bleu morose. Et allez donc!

Evidemment rien ne défend de commander la cape de rue et le costume d'hôpital chez les plus grands couturiers, comme la capote à voile « ciel d'orage » chez la plus fine modiste de Paris. Cependant...

Cependant, nous allons tout vous avouer, mesdames. Si vous tenez à vous révéler très, très élégantes, si vous voulez être des Parisiennes vraiment raffinées, et de qui chacun aimerait à baisser picusement les mains blanches, eh bien, en ce cas, tâchez d'avoir





un uniforme d'infirmière très usagé, qui ait affronté déjà la teinturière, la blanchisseuse ou l'étuve, une cape qui ait reçu la pluie, la neige, un voile à l'avenant. Et le moyen d'obtenir ces beaux atours ? Mon Dieu, c'est de vous en servir, et assidûment, passionnément, de beaucoup soigner nos blessés, en y mettant tout votre cœur adorable enfin : il y en a des centaines, parmi vous, qui connaissent bien cette recette, et qui l'appliquent.

Cape bleu tempête, voile de même, costume tailleur bleu marine, bleu soldat, bleu gendarme, bleu de roi — sans parler de tous les bleus des capotes militaires, manteaux, tuniques, vareuses, bleu hussard, bleu officier, vieux bleu du modèle périme, bleu horizon du modèle 1915, bleu presque noir des cyclistes, bleu encore plus noir des gardes municipaux, bleu territorial et bleu de l'armée active, car ce n'est point le même, ou du moins il n'en a pas l'air.... Est-ce que vous n'êtes pas un peu lassés de voir les femmes, les troupes, les villes elles-mêmes, les campagnes et toutes les routes, de France vouées au bleu ?

Pour nos soldats, certes, il n'y a rien à dire, vu qu'ils n'ont pas le choix. Notre belle armée est présentement une carte d'échantillon de tous les bleus possibles, sauf le bleu de Prusse, ou bleu kk, dont personne ne veut plus, et pour cause. Mais en ce qui concerne les charmants costumes tailleur, d'un aspect si martial, qui ont la vogue en ce moment, ne pourrait-on les faire « à la Belle Alliance », c'est-à-dire en kaki ? Ce serait une politesse envers nos amis d'Angleterre, et un grand repos pour nos yeux, que le bleu surmène un peu. Tout voir comme avec des lunettes d'azur, c'est bien reposant, sans nul doute : mais le spleen vient, si cela dure toujours.

Et puis il faut de la justice : les femmes ont adopté la tunique à la cosaque, qui se porte beaucoup, et dont elles sont fières. Qu'elles prennent aussi le kaki à la Tommy, sans négliger les bottes à la serbe, le sourire à l'italienne, et surtout, oh ! surtout l'honneur à la belge.

IPHIS.

CHOSES ET AUTRES

Messieurs les directeurs de théâtre ne rouvrent point leurs salons, ou les entr'ouvrent, mais ils n'en pensent pas moins. Ils méditent. Qu'est-ce que le public aimera, au lendemain de la guerre ? Qu'est-ce qui fera de l'argent ?

Après 70, les directeurs de ce temps-là ont joué au petit bonheur ce que les auteurs leur apportaient, et ce petit bonheur ne leur a pas trop mal réussi. Nous avons eu le meilleur Dumas, un reste d'Augier, et surtout, surtout, les inimitables chefs-d'œuvre de Meilhac et Halévy. Mais les directeurs de 1915 ne vont pas au petit bonheur. Ils veulent savoir où ils vont. Ce sont des directeurs conscients. Et malgré les tristesses de l'heure présente, nous ne pouvons pas nous empêcher de rire sous cape quand nous pressentons les énormes bêtises qu'ils feront l'année prochaine à force d'avoir réfléchi.

L'un des plus gravement préoccupés est, nous dit-on, M. H.nri H.rtz (soyons toujours discrets). Il paraît que M. H.nri H.rtz se prend la tête. M. H.nri H.rtz n'aime pas le théâtre perruque, mais il conjecture que le public d'après la guerre voudra du sérieux. Pourvu que ces imbéciles d'auteurs lui apportent la pièce forte, la pièce qui est là cinq minutes, la pièce poilue ! M. H.nri H.rtz soupire. Il se méfie des auteurs, gens idéalistes

et peu avisés. En attendant du neuf, il reprend la *Flambée*, qui se trouve tout à fait de circonstance.

Plusieurs pièces qu'on ne croyait pas destinées à une postérité si lointaine, peuvent revoir avec avantage, après un an, après deux ans, le feu, je veux dire le front de la rampe. *La Flambée, Alsace...*

Mais pourquoi le colonel Carré ne songe-t-il pas aussi à une pièce qui, rien que par son titre, est plus de circonstance que n'importe quelle autre : *l'Embuscade* ?



M^{me} Pol.ire a fait l'autre jour une petite expérience : elle a dansé en public une danse exotique et langoureuse appelée le *tango*. Une dame du meilleur monde nous disait à propos de ce *tango* :

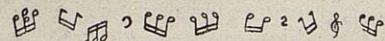
— Je ne conçois pas que les femmes qui se respectent dansent cela ailleurs que dans leur cabinet de toilette, avec leur amant. Et encore, pas avec le premier amant venu : avec un amant qu'on aime.

Pour danser le *tango* en effet, comme pour la plupart des danses, et comme pour faire bien d'autres choses que danser, il faut, autant que possible, être deux.

M^{me} Pol.ire est toujours deux. Elle a un cavalier attitré. Elle l'habille tantôt comme ceci, tantôt comme cela. Cette fois, elle l'avait habillé en fantassin anglais, par déférence pour l'entente cordiale. Le public n'a pas saisi la délicatesse de cette attention. Il lui a paru que les cabrioles n'étaient pas bien à leur place entre deux couplets patriotiques, et qu'il était prévisible de voir une femme sauvage se pâmer entre les bras d'un soldat allié.

Le public, surtout en ce moment, se manifeste avec une extrême franchise (que nous espérons bien qu'il gardera, après la paix). Bref, il a sifflé M^{me} Pol.ire à tour de bras, si j'ose risquer une métaphore aussi incohérente.

Mais M^{me} Pol.ire, qui est toute à l'Angleterre, a sans doute cru que c'est maintenant à Paris comme à Londres, où l'on siffle pour témoigner l'approbation. Ravie d'un si bruyant succès, elle a récidivé le dimanche suivant, au bénéfice des réfugiés ardennais. Elle a été re-sifflée. A-t-elle compris, à ce coup, qu'elle avait dansé et déplu ? Elle a semblé furieuse. Elle a tourné le dos aux spectateurs, ce qui, depuis la Mouquette, est le signe du dernier mépris, et elle est sortie de scène en tapotant — dirons-nous sa jupe ? — comme faisaient, au temps de son enfance, les belles dames qui portaient des robes très serrées par devant, et, par derrière, cette sorte de pouf appelé alors *strapontin* ou *lieutenant*.



Nous sommes peut-être bien « pompiers », mais la manifestation latine de la Sorbonne nous a touchés aux larmes ! Nous n'avons jamais assisté à une plus belle ni plus ample réunion de famille. Et que de paroles admirables ont été dites ! Mais les plus nobles phrases et les plus splendides images étaient dans le discours de Gabriele d'Ann.uzio. Le poète français et romain a parlé haut : il en a le droit. Nous ne saurions jamais oublier qu'il n'a pas quitté Paris (et lui, il était libre) aux heures où il y avait peut-être du danger, assurément peu de plaisir. Nous n'aurions garde d'oublier non plus de quel accent il disait un jour chez le libraire Fl..ry :

— Si l'Italie ne marche pas, je me fais naturaliser serbe !



Il est curieux de lire les vieux journaux, et il suffit qu'ils datent d'avant la guerre pour paraître vieux, mais vieux comme les rues.

Recherchez donc un numéro du *Strand Magazine* de juillet 1914, — ah ! il était moins cinq ! — Vous y trouverez un article de Conan Doyle intitulé *Danger !* C'est l'histoire du blocus des côtes anglaises par huit sous-marins. Huit, pas un de moins, pas un de plus ; ils coulent tous les bateaux de commerce — à l'allemande, sans prévenir, — interrompent tout le ravitaillement, affament la Grande-Bretagne et l'Irlande, et les amènent à composition.

C'est peut-être là que le von Tirpitz a pris l'idée de sa dernière piraterie. Les Allemands ont assez l'habitude de concevoir la guerre selon Conan Doyle, Wells et Jules Verne. Seulement, comme on dit dans les tranchées, « pensez-vous que ça réussisse ? » Dans les livres de Conan Doyle, de Wells et de Jules Verne, ça réussit toujours, mais c'est de la littérature — jusqu'à un certain point.



Encore les poètes.

De M. Pierre Frondie, dans *le Gaulois*, ces vers d'un sonnet au prince de Galles :

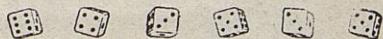
Quel exemple plus clair un roi peut-il daigner,
Qui combat pour l'honneur d'« un chiffon de papier »,
Que de donner à French son héritier qu'il règle ?

On se le demande !



On dit que l'expérience rend sceptique. Pas toujours ! Les grandes choses auxquelles nous assistons nous réconcilient avec bien des idées généreuses, mais qui nous semblaient chimériques, voire malfaisantes, et que nous n'osions plus avouer. Nous avons maintenant honte d'en avoir eu honte. Nous ne rougissons plus que d'avoir fait les esprits forts. Et si nous devenons sceptiques, c'est d'une sorte de scepticisme à rebours. Nous ne doutons plus de nos vieilles religions, et nous doutons de nos critiques témoignaires.

La politique de sentiment, le droit des nationalités, et autres balançoires... N'oublions pas trop vite : nous parlions ainsi... hier. Il n'y a plus aujourd'hui que les Boches qui osent se moquer de ces balançoires ; et c'est probablement avec ces balançoires-là qu'on refera l'équilibre européen. Qui l'eût cru ?



En Russie, c'était naguère une mode « d'aller au peuple ». Le mot avait fait fortune jusque chez nous, et bien des gens de ce qu'on appelle le monde avaient la meilleure volonté d'aller au peuple. Mais on n'y va pas parce qu'on le veut ni le jour qu'on veut. Pour renverser les poteaux-frontière et couper les fils barbelés qui marquent la séparation des classes, il faut de grandes circonstances. Nous autres, hommes, nous apprenions un peu à connaître le peuple au régiment, en temps de paix. Les femmes ont appris à le connaître depuis la guerre, dans les ouvrages et dans les hôpitaux.

Elles sont bien récompensées de leur charité, d'ailleurs admirable, car le peuple (j'entends le nôtre) a une tendresse de cœur et une justesse d'esprit ravissantes, une naïveté bien plus exquise que tous nos raffinements, et on se demande si, après avoir fréquenté les humbles, on pourra jamais retourner dans les salons.

On voudrait être partout à la fois pour surprendre toutes les jolies choses qu'ils disent à leurs infirmières volontaires ou à leurs visiteuses. J'ai attrapé au vol ce bout de dialogue :

— Vous êtes ici depuis longtemps ? Où avez-vous été blessé ?

Et le petit soldat répond en baissant les yeux, avec une timidité, une modestie enfantine :

— Je suis un héros de la Marne.



Ah ! qu'il est donc difficile d'écrire l'histoire !

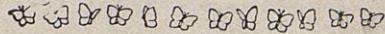
On assurait que le comte Kessler, inoubliable librettiste de la *Légende de Joseph*, avait écrit à un de ses amis, sculpteur français, au début des hostilités :

« Enterre les statues : nous serons le 19 à Saint-Cloud. »

Cela se racontait un peu partout, et notamment dans l'entourage du sculpteur. *La Vie Parisienne* elle-même avait cru pouvoir y faire une allusion discrète ; combien discrète, jugez-en : elle ne nommait pas l'artiste, elle ne nommait pas le comte Kessler, et le désignait seulement par les cinq consonnes de son nom, qui a bel et bien sept lettres.

Or, voilà qu'au bout de six mois, l'artiste jure qu'il n'a jamais reçu la fameuse lettre.

Nous n'avons pas la prétention de le savoir mieux que lui !



L'art, ou mieux l'instinct du mot est précieux au poète, plus encore au chef de guerre. Notre Joffre a l'instinct du mot. Nous savions déjà qu'il écrit ce qu'il faut écrire. Il dit aussi ce qu'il faut dire.

Il y a quelque temps, en agrafant la médaille à la tunique d'un gamin de dix-neuf ans qui a fait je ne sais quoi de magnifique, il lui dit simplement ceci :

— C'est chic d'avoir ça à ton âge, mon garçon ! Tu l'as avant moi.

Il peut être tranquille : le petit soldat « continuera ».

NOTRE COURRIER

C'est de grand cœur que nous publions la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

De toutes les provinces de France, l'initiative privée a dirigé sur la ligne de feu, pour les soldats qui combattaient, les envois les plus utiles, lainages, chaussures, chocolat et tabac.

Nos soldats en sont très reconnaissants à tous ceux qui ont bien voulu les leur adresser. Aujourd'hui, grâce à de si généreux efforts, ils sont pourvus de ce qui leur est nécessaire.

Mais il y a une autre catégorie de soldats qui méritent le plus grand intérêt : ce sont les déserteurs alsaciens. Si tous les alsaciens n'ont pas au cours de cette guerre abandonné les rangs de l'armée allemande, c'est que d'abord ils sont soumis aux mesures les plus sévères de surveillance et déjà considérés comme suspects par leurs chefs, avant même qu'ils aient rien fait. C'est ensuite que les pires représailles, confiscation de biens, emprisonnements, menacent en cas de désertion, leur propre famille. C'est au prix des plus grands dangers qu'ils arrivent parmi nous, hâves, affamés, démunis de tout. Ils ne possèdent d'ordinaire, comme argent, que quelques marks de ce papier monnaie dont l'Allemagne fait d'abondantes émissions et qui, destiné à n'avoir bientôt que la valeur d'un assignat, ne peut leur être, durant leur captivité, d'aucune utilité.

Ces malheureux ont droit à toute notre pitié. Leur nombre ne fera que s'accroître tandis que notre progression plus rapide délivrera l'Alsace encore occupée dans sa plus grande partie par les Allemands ? Nous avons pris à cœur de soulager leur dénuement en les munissant d'un peu de linge de corps et d'argent.

Nous serions très heureux d'être secondés par ceux qui, comme vous, se sont toujours montrés dévoués à l'Alsace et aux Alsaciens, et nous accepterions, avec gratitude, les envois qui nous seraient faits pour les déserteurs alsaciens.

Ces envois devront porter l'adresse suivante :

POUR LES DÉSERTEURS ALSACIENS.

Monsieur le Capitaine Andlauer, Etat-Major
Place de Belfort.

L'ALBUM DE GUERRE DE " LA VIE PARISIENNE "

Nos lecteurs ne trouveront pas dans le présent numéro de *La Vie Parisienne*, les pages d'illustrations photographiques où nous réunissons, chaque semaine, quelques-uns des intéressants documents militaires qu'ils nous envoyent, avec une obligeance dont nous les remercions très vivement. La publication de notre ALBUM DE GUERRE n'est pas terminée ; elle n'est interrompue que cette semaine seulement, et nous la reprendrons dans notre prochain numéro.

Nous rappelons, à cette occasion, que ce ne sont pas des clichés, mais des épreuves seulement, de bonnes épreuves, parfaitement nettes, que nous demandons aux amateurs photographes, et que nous avons plaisir à payer 10 francs, au minimum, le droit de reproduction de toute photographie insérée. (Les épreuves non utilisées sont rendues.)

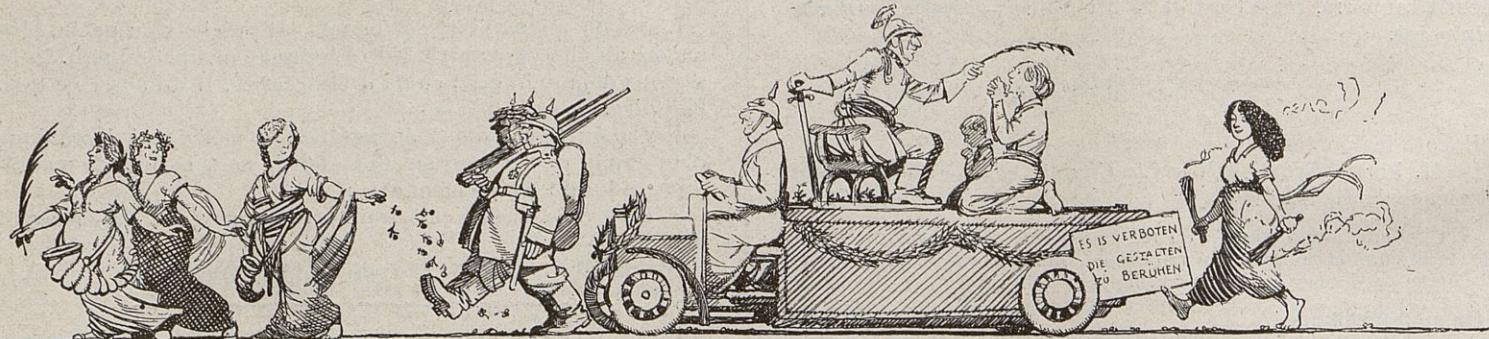
LE CONCOURS DE " L'EUROPE DE DEMAIN "

Notre concours a été clôturé le 15 février et, dans le prochain numéro de *La Vie Parisienne*, nous donnerons un aperçu de ses résultats, qui constituent une manifestation extrêmement curieuse et intéressante de l'opinion et des désirs non seulement des Français et de leurs alliés, mais de tous les peuples étrangers ; car nous avons reçu des centaines de solutions d'Amérique, d'Espagne, de Suisse, d'Italie, de Grèce, de Roumanie, des pays scandinaves et balkaniques et même... d'Allemagne et d'Autriche.

Le total des solutions remplissant toutes les conditions requises pour participer au classement final est de 6.812, chiffre auquel il faut ajouter 723 solutions irrégulières ou fantaisistes.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

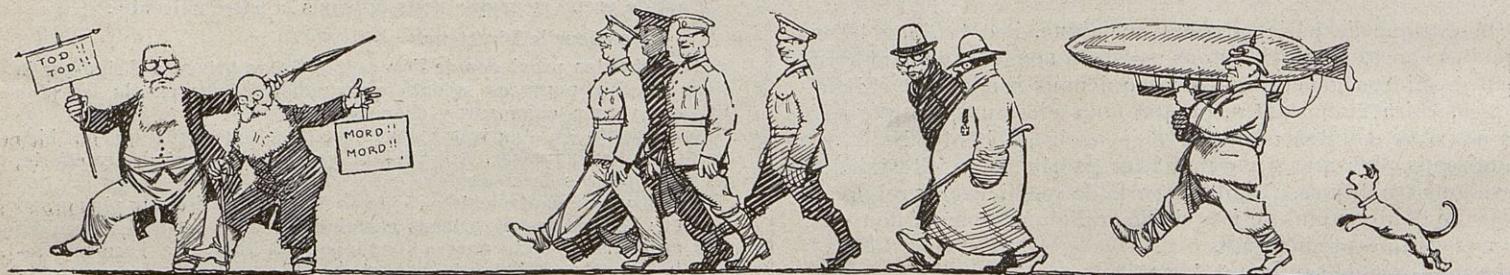
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



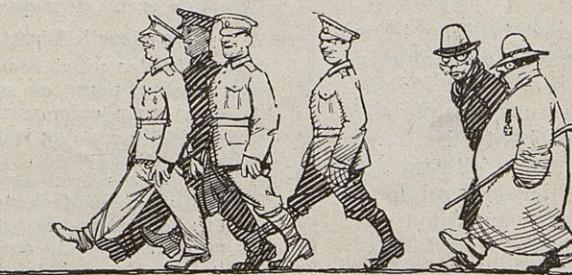
Quelques beautés germanes jetant des fleurs sous les pas des conquérants.

Char allégorique du Maître de la guerre protégeant la Belgique.

Le génie de la Kultur.

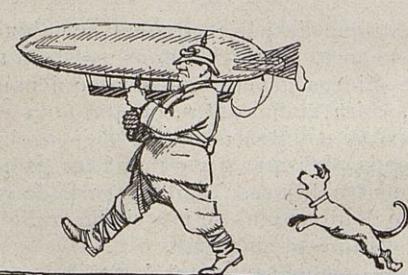


Députation des 93 intellectuels [professeurs] de haute Kultur.



Les derniers débris de l'armée britannique.

Les délégués de l'espionnage officiel.



Un modèle des zeppelins destructeurs de Londres.



Le héros de la grande victoire de la mer du Nord.

Un navire de guerre anglais capturé à Scarborough.

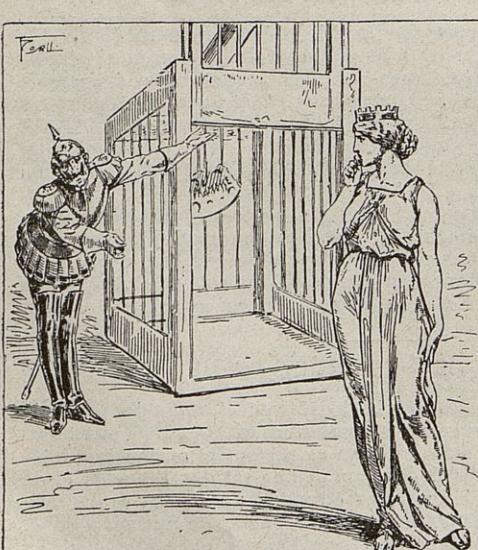
L'équipage du navire précédent.

Une députation de la landwehr.

Le génie de la Paix.

LA GRANDE PROCESSION DE LA PRISE DE LONDRES
organisée à Berlin par la Ligue pour le relèvement du moral des militaires et des civils.

(*The Bystander*, de Londres.)



LE PIÈGE
L'Italie s'y laissera-t-elle prendre?
(*Numero*, de Turin.)



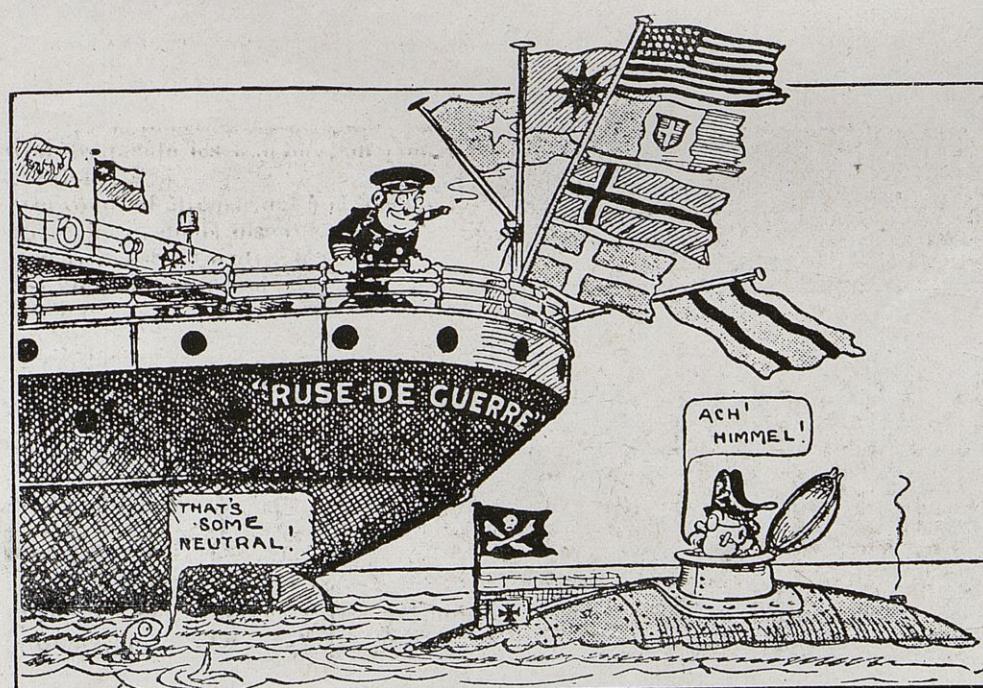
L'ORDRE DE LA CROIX DE FER
ou la Kultur décorative telle que l'entend l'Empereur d'Allemagne.
(*Life*, de New-York.)



LE KAISER CHEZ LA SOMNAMBULE

LA SOMNAMBULE. — Je vois qu'avant la fin de l'année vous ferez un très long voyage...

(Life, de New-York.)



ATTRAPE SI TU PEUX, TORPILLE SI TU L'OSES !

LE VIEUX LOUP DE MER. — Je suis neutre, mon ami, tout ce qu'il y a de plus neutre. Attaquez-moi, si vous l'osez !

(The Daily Express, de Londres.)

PARIS-PARTOUT

Après le Théâtre Albert 1^{er}, voici le Concert George V ! C'est l'ancien théâtre des Deux-Masques qui a pris ce nom.

Le cadeau toujours bien accueilli est un flacon d'alcool de menthe de Ricqlès, bien-être général du corps, en boisson, en ablution, et dont l'arôme sain entre tous, corrige l'atmosphère. Exiger la marque « Ricqlès ».

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Pré-vost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour (38 vol.), 7 fr. 50;
Coffret du Bibliophile (40 vol., 6 fr.; Romans humorist., 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MADELEINE MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE. Maison de 1^{er} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE
Mais. 1^{er} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol, Trinité (10 à 7).

PHOTOS ARTISTIQUES, LIVRES RARES Lots bien variés avec catalogue illustré contre 5. 10 et 20 fr. Ecrire : A DOUARD, 37, rue du Repos, Paris.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

Soins d'Hygiène MANUCURE, PEDICURE, BAINS. 41, rue Richelieu.

CHARMANTE collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix Select et Catalogue : 6, 12 et 25 fr. M^{me} L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

Soins d'Hygiène MANUCURE, BERTIE, 7, rue d. Dames, 2^e ét., 11 à 7 (pl. Cligny).

BONNE PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL
3^e sur entresol.

Hygienic Treatment M^{me} Ch., MANUCURE.
23, bd d. Capucines (Opéra)

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Catal. et Echantil. : 6, 12 et 25 fr. (Articles d'Hygiène int.) E. WENZ, Boite 21, bureau 11, Paris.

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré entr.)

PHOTOS Rares. ORIENTALES int. Lots nouv. et catal. 5, 10 et 20 fr. G. DELRIEU, 60, Isabelle Catolica, MADRID (Espag.)

MANUCURE Soins de beauté. Belle installation. M^{me} L. D'ANJOU, 40, r. Dalayrac (2^e ét.), 10 à 7.

**HYGIÈNE N¹ installation, confort. 49, r. de Rivoli,
4^e ét., porte dr. (pas confondre av. entresol).**

M^{me} DERIAC HYGIÈNE - BAINS 45, rue Fontaine (2^e étage).

SOINS HYGIENIQUES, FRICTIONS par experte. M^{me} ROBERT, 14, rue Gailton (3^e étage).

SOINS D'HYGIÈNE BEAUTÉ - PÉDICURE
MANUCURE M^{me} VILLA, 14, Faubourg St-Honoré (angle rue Royale).

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Madame Dambris
4^e étage Hôtel de Provence
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les meilleures et les plus étendues. — 9^e à 8^e.

